NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

77 N° 10 1955

Les amitiés de saint Paul

Henri RONDET (s.j.)

p. 1050 - 1066

https://www.nrt.be/fr/articles/les-amities-de-saint-paul-2432

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

Les amitiés de saint Paul

La conversion de Saul marque une rupture totale dans une vie qui se croyait sûre d'elle-même, définitivement orientée. Paul était hébreu, fils d'hébreu, de la race d'Israël, de la tribu de Benjamin, circoncis dès le huitième jour (*Phil.*, III, 5). Il fera sonner un jour ces titres de noblesse à l'égal de son titre de citoyen romain, qu'il eut par naissance (*Act.*, XXII, 28). Mais sur le chemin de Damas, l'entrée du Christ dans sa vie bouleverse celle-ci de fond en comble. Comme jadis Abraham, il lui faut quitter sa famille et la maison de son père (*Gen.*, XII, 1) ; comme Pierre et les autres apôtres, renoncer à tout ce qu'il possède pour suivre ce Jésus qui vient de lui apparaître (Marc, X, 28). Il lui faut quitter ses amis.

Nous sommes mal renseignés sur les premières amitiés de Saul le pharisien. Mais tel qu'il se révèle à nous dans sa correspondance, nul doute qu'il n'ait eu des amis, des amis très chers. Amitiés d'enfance, amitiés de jeunesse, compagnons d'étude aux pieds de Gamaliel, à Tarse en Cilicie (*Act.*, XXI, 3) ; amitiés religieuses aussi, créées par le zèle commun pour la loi de Dieu et bientôt par la persécution des chrétiens, ennemis de Yahweh (*Act.*, VIII, 1).

En un instant, tout cela est réduit à néant. Par l'effet d'une grâce irrésistible, Saul le persécuteur est arraché brutalement au monde où il vivait, coupé de ses parents, de ses amis, seul avec le Christ Jésus. Saint Luc nous répète par trois fois, avec des variantes ici sans importance, l'histoire de ce fait extraordinaire. Un rideau de fer tombe entre Saul et ceux qu'il a tant aimés. Bien plus, à l'amitié succèdent la stupeur et l'indignation. Désormais, où qu'il aille, Paul rencontrera sur sa route l'hostilité de ses frères de race. A Damas, où il commence à prêcher, les Juifs se concertent pour le faire périr ; il n'échappe que de justesse (*Act.* IX, 22). A Jérusalem, les Juifs de la *diaspora* cherchent à le tuer (*Act.*, IX, 29). Il fera sans doute des conversions parmi ses anciens coreligionnaires (*Act.* XIII, 43), mais le plus souvent on le contredit, il provoque le blasphème (*Act.*, XIII, 44) ; on ira jusqu'à le lapider (*Act.*, XIV, 19) ; il sera en butte à la persécution, à la haine (*Act.*, XVII, 5 ; XXI, 28) ; on réclamera des Romains qu'il soit mis à mort (*Act.*, XXII, 22, etc.).

La grande souffrance de Paul sera de constater l'obstination de son peuple, son aveuglement volontaire. Fidèle aux enseignements du Maître, il secouera contre les rebelles la poussière de ses pieds (*Act.*, XIII, 51) pour aller aux Gentils (*Act.*, XIII, 47).

Mais son âme restera blessée d'une blessure inguérissable, pire

que cette écharde mise en chair dont parle une lettre aux Corinthiens (*II Cor.*, XI, 7). Il le dira un jour dans l'épître aux Romains :

Je dis la vérité dans le Christ, je ne mens pas, et ma conscience m'en rend témoigne dans l'Esprit Saint; j'ai au cœur une grande tristesse, un continuel tourment. Oui, je souhaiterais d'être moi-même anathème, séparé du Christ, pour mes frères, pour ceux de ma race selon la chair. Car ce sont les Israélites, à eux appartiennent l'adoption, la gloire, les alliances, la Loi, le culte divin, les promesses, à eux aussi les patriarches... (*Rom.*, IX, 1-5) [1].

Cette page amorce un développement théologique qui finalement conclut à la conversion d'Israël (*Rom.*, XI, 25-32). Mais elle nous laisse entrevoir quelle blessure a été faite dans l'âme de Paul au jour de sa conversion.

Sur le chemin de Damas, du côté juif, Paul a tout perdu. Du côté chrétien, qu'a-t-il gagné? — La foi, l'espérance, l'amitié de Jésus-Christ. Cela est immense, incomparable; il le dira plus tard en termes magnifiques :

Je rends grâces à Celui qui m'a rendu fort, au Christ Jésus notre Seigneur, de m'avoir jugé digne de confiance en m'appelant à son service, moi qui étais auparavant un blasphémateur, un persécuteur, un insulteur. Mais j'ai obtenu miséricorde, parce que j'agissais par ignorance, n'ayant pas encore la foi, et la grâce de Notre-Seigneur a surabondé, ainsi que la foi et la charité qui est dans le Christ Jésus. Elle est sûre, cette parole, et digne d'une entière créance : le Christ Jésus est venu dans le monde pour sauver les pécheurs, dont je suis le premier; et s'il m'a été fait miséricorde, c'est pour qu'en moi le premier, Jésus-Christ manifestât sa longanimité (*I Tim.*, I, 12-16).

Mais sur le terrain des amitiés humaines, c'est d'abord le vide. Paul a rencontré Jésus-Christ, mais il ne l'a pas rencontré comme jadis Jean et André, Pierre et Philippe. Pour ceux-ci, entre l'Ancien Testament et le Nouveau, il y a eu continuité. Le précurseur les a comme menés par la main vers Jésus, ils sont entrés presque naturellement dans une vie nouvelle. Une amitié succédait à une autre, ou plutôt la prolongeait et lentement la transfigurait. Saint Jean nous a laissé le récit inoubliable de cette « conversion » (Jean, I, 35-42). Même après la passion et la mort du Sauveur, après un instant de stupeur, Jésus le ressuscité reparaît comme le grand ami dont la présence spirituelle est en même temps concrète et, pour parler le langage de Péguy, charnelle (Jean, XXI, 1-24). Vieilli, l'apôtre revivra ces années de jeunesse, pour dire aux autres hommes « ce que nous avons entendu, ce que nous avons vu de nos yeux, ce que nous avons contemplé et ce que nos mains ont touché du Verbe de vie » (I Ep. de Jean, I, 1).

Pour Paul, rien de semblable. Paul n'a pas connu le Christ selon la chair (*II Cor.*, V, 14). Sans doute, il a vu le Christ, mais dans

1. Nos traductions sont empruntées au *Nouveau Testament* de M. Osty.

une vision extraordinaire, brisant avec le reste de l'expérience sensible. Désormais il ne veut plus connaître que Jésus et Jésus crucifié (*II Cor.*, II, 2) ; mais ce Christ qui vit en lui (*Gal.*, II, 20), Paul ne le retrouve pas à ses côtés comme l'ami avec lequel on chemine. Le Christ du chemin de Damas est bien le Christ d'Emmaüs, mais, humainement parlant, entre les deux expériences, celle de Paul et celle des deux disciples, il y a un abîme.

Sur le terrain de l'amitié, Paul, qui a tout perdu du côté juif, est seul en terre chrétienne. Il lui faudra retrouver une à une ces amitiés profondes sans lesquelles aucun homme ne peut vivre ici-bas.

Expérimentalement parlant, Jésus-Christ se dérobe. Mais il y a ses membres, les chrétiens, la communauté naissante. Quels sont les contacts de Paul avec elle? Le premier chrétien qu'il rencontre s'appelle Ananie. L'Esprit Saint lui-même lui envoie l'un de ses messagers. Mais le premier sentiment d'Ananie est la peur. Il sait tout le mal que Saul a fait aux disciples de Jésus. Docile, il part à la recherche de Paul, il accomplit sa tâche, mais aussitôt il s'esquive et l'on n'entend plus parler de lui (*Act.*, IX, 10-19). Il a joué son rôle providentiel, mais ce ne sera pas un ami, même s'il nomme Paul son frère (*Act.*, IX, 17). Cette attitude est celle de la communauté chrétienne. A Damas, on s'étonne de la conversion de Paul (*Act.*, IX, 21). A Jérusalem, on hésite à frayer avec lui (*Act.*, IX, 26). Réserve, défiance, parfois hostilité, ces sentiments ne sont que trop humains. Cette défiance persistera longtemps dans certains milieux; la hardiesse des méthodes apostoliques de Paul ne lui fera pas toujours des amis. Obligé de faire face à la persécution judaïsante, il devra aussi se défendre contre le parti conservateur de la communauté chrétienne. Paul sera toujours, même parmi les siens, signe de contradiction.

Réserve, défiance, hostilité... Il y a cependant dès le point de départ une heureuse exception :

> Arrivé à Jérusalem, Paul cherchait à se joindre aux disciples, mais tous le redoutaient, ne le croyant pas devenu disciple. Alors, Barnabé le prit avec lui, le conduisit aux Apôtres et leur raconta comment, sur le chemin, Saul avait vu le Seigneur qui lui avait parlé et comment, à Damas, il avait hardiment professé le nom de Jésus. Dès lors, il allait et venait avec eux dans Jérusalem et professait hardiment le nom du Seigneur (*Act.*, IX, 26-28).

C'est le point de départ d'une grande amitié. Barnabé n'est pas l'un des douze, mais c'est un homme considérable, rempli de l'Esprit Saint et de foi (*Act.*, XI, 24), apôtre courageux et lucide, qu'on députe à Antioche pour étudier les récentes conversions de Gentils (*Act.*, XI, 22). Barnabé pousse jusqu'à Tarse, prend la peine de chercher Paul et bientôt l'associe à son œuvre (*Act.*, XI, 25). Dès lors, Paul et Barnabé sont inséparables. Ils prêchent ensemble à Antioche, une année durant (*Act.*, XI, 26). Ils font ensemble le voyage de Jérusalem pour porter les secours envoyés de Syrie (*Act.*, XI, 30).

Ils reviennent ensemble avec Jean Marc (*Act.*, XII, 25), cousin de Barnabé (*Col.*, IV, 10). L'Esprit Saint les unit en vue d'une mission apostolique (*Act.*, XIII, 2) et, pendant de longs mois, ils missionnent de concert, prêchant la parole de Dieu, faisant des miracles (*Act.*, XIV, 3), rencontrant les mêmes oppositions (*Act.*, XIII, 50), à Antioche de Pisidie (*Act.*, XIII, 50), à Iconium (*Act.*, XIV, 5), à Lystres (*Act.*, XIV, 17). Heureux de souffrir en commun pour la foi (*Act.*, XIV, 21), ils sont d'accord pour organiser le terrain conquis (*Act.*, XIV, 22). D'accord aussi pour défendre leurs méthodes apostoliques, qui excitent la défiance d'une partie de la communauté chrétienne (*Act.*, XV, 2). Paul et Barnabé montent ensemble à Jérusalem et, malgré quelques réserves, le concile consacre finalement leur bel apostolat (*Act.*, XV, 2; XII, 22). Paul évoquera plus tard ces courses, ces succès et ces difficultés (*Gal.*, II, 1-10).

C'est la grande amitié. Mais voici tout à coup la rupture :

> Paul et Barnabé demeurèrent à Antioche, enseignant et prêchant la parole du Seigneur. Quelque temps après, Paul dit à Barnabé : « Retournons visiter les frères dans toutes les villes où nous avons annoncé la parole du Seigneur, pour voir où ils en sont ». Barnabé voulait aussi emmener Jean, surnommé Marc. Mais Paul estimait ne plus devoir emmener celui qui les avait quittés dès la Pamphylie, et n'avait pas été à l'œuvre avec eux. La querelle fut si vive qu'ils se séparèrent. Barnabé prit Marc avec lui et s'embarqua pour Chypre. Quant à Paul, il fit choix de Silas et partit, recommandé par les frères à la grâce du Seigneur (*Act.*, XV, 35-40).

Cette page est simple, mais ne pose-t-elle pas un problème? Comment pareille dispute a-t-elle pu éclater entre deux amis aussi chers, deux vieux compagnons de route, pareillement hommes de Dieu? Les saints restent des hommes. Quelle est donc la raison de cette mémorable séparation? Faut-il vraiment incriminer Jean Marc? Certes, il avait été inconstant. Après l'évangélisation de Chypre et les premiers pas en Asie Mineure, prenant comme le mal du pays, il avait regagné Jérusalem (*Act.*, XIII, 13) et la maison de sa mère (*Act.*, XII, 12). Cependant ce pusillanime fut aimé de Paul. On le retrouve à ses côtés à Rome, lors de la première captivité (*Col.*, IV, 10); dans la seconde épître à Timothée, Paul en parle comme d'un auxiliaire très dévoué (*II Tim.*, IV, 11). L'affaire de Jean Marc n'aurait-elle pas été seulement un prétexte?

Sans ajouter beaucoup au texte, sans trop s'aventurer dans la psychologie des profondeurs, il est permis de conjecturer que les vraies raisons de ce dissentiment entre deux grands amis doivent être cherchées ailleurs.

N'y avait-il pas chez Barnabé quelque secrète envie? Jalousie instinctive d'un ancien pour un nouveau venu : Barnabé a patronné le converti, il l'a accrédité auprès de la communauté chrétienne; peut-être même avait-il conscience d'être chef de mission dans ce qu'on

est convenu de nommer la première mission de saint Paul. Or voici que Paul s'émancipe; il a vite passé au premier plan. Si l'on s'en tient au récit de saint Luc, c'est lui qui fait les discours les meilleurs, les plus efficaces, comme à Antioche de Pisidie (*Act.*, XIII, 16-41); lui qui fait des miracles spectaculaires, comme la guérison du boiteux de Lystres (*Act.*, XIV, 7-9). Les païens ne s'y trompent pas :

A la vue de ce que *Paul* venait de faire, la foule s'écria en lycaonien : « les dieux ont pris la forme humaine pour descendre chez nous ». Ils appelaient Barnabé Zeus et Paul Hermès, parce que c'est lui qui portait la parole (*Act.*, XIV, 11-13).

Barnabé aurait peut-être préféré le rôle de Mercure! Quoi qu'il en soit, le voilà englobé dans la gloire de son compagnon et tous deux n'arrivent qu'à grand-peine à empêcher qu'on sacrifie en leur honneur un taureau déjà paré de bandelettes (*Act.*, XIV, 18). Mais il faut noter quelque chose de plus significatif. Surviennent des gens d'Iconium qui, renversant la situation, accablent Paul sous une grêle de pierres. Paul seul est lapidé (*Act.*, XIV, 19). Il en faut beaucoup moins pour créer entre des amis, même surnaturels, même désintéressés, quelque rivalité secrète; le moindre incident la fera éclater au grand jour. Retournant à Derbé et dans les villes évangélisées, Barnabé dut méditer ces événements et sans doute aussi s'efforcer de vaincre en lui-même des susceptibilités naissantes.

Mais ne chargeons pas trop Barnabé! Paul, si glorieux qu'il fût, si généreux aussi, quelque confirmé en grâce qu'il fût déjà, n'était encore qu'au début de sa carrière apostolique. Inaugurant des méthodes nouvelles, il risque de dépasser la mesure. Terrassé sur le chemin de Damas, peut-être a-t-il tendance à croire que les conversions les plus spectaculaires sont aussi les meilleures. A peine débarqué en Chypre, il jette l'anathème au magicien qui veut détourner le proconsul de croire aux messagers de l'Evangile :

Saul, rempli de l'Esprit Saint, fixa sur lui son regard et lui dit : « O réceptacle de toutes les astuces et de toutes les scélératesses, fils du diable, ennemi de toute justice, tu n'en finiras donc pas de brouiller les voies droites du Seigneur? Eh bien! Voici que la main du Seigneur va s'abattre sur toi; tu vas être aveuglé et pour un temps tu ne verras plus le soleil ». A l'instant même, l'obscurité et les ténèbres fondirent sur lui, et il tournait de tous côtés, cherchant des guides. Alors le proconsul, à la vue de ce qui était arrivé, embrassa la foi, vivement frappé de la doctrine du Seigneur (*Act.*, XIII, 10-12).

Paul hier aveuglé aveugle aujourd'hui Elymas, par la puissance de l'Esprit. Sa foi est capable de transporter les montagnes. Peut-être Barnabé préférerait-il des méthodes moins drastiques. Jadis, repoussés par des Samaritains, Jacques et Jean, les fils du tonnerre, voulaient faire descendre la foudre sur le village rebelle. Jésus leur répondit : « Vous ne savez de quel esprit vous êtes » (Luc, X, 56). Paul n'a pas encore entendu ces leçons; il fera lui aussi ses écoles. Si

Barnabé est d'accord avec Paul pour aller de l'avant, s'il défend avec lui les audaces de l'œuvre commune, peut-être commence-t-il à comprendre que les affinités de leurs caractères laissent place à des divergences. Là encore, sans ajouter au texte, on devine que le dissentiment que saint Luc situe au début de la seconde mission ne repose pas uniquement sur l'inconstance du pauvre Jean Marc. Pour s'en convaincre, il faut relire dans l'épître aux Galates le récit du fameux incident d'Antioche :

Ensuite, au bout de quatorze ans, je montai de nouveau à Jérusalem... Reconnaissant la grâce qui m'a été donnée, Jacques, Céphas et Jean, qu'on regarde comme des colonnes de l'Eglise, nous tendirent la main, à Barnabé et à moi, en signe de communion : à nous les païens, à eux les circoncis... Mais quand Céphas vint à Antioche, je lui résistai en face, parce qu'il était blâmable. Avant l'arrivée de certaines gens de l'entourage de Jacques, il prenait en effet ses repas avec les païens, mais à leur arrivée, il se déroba et se tint à l'écart par peur des circoncis. Les autres Juifs le suivirent dans cette hypocrisie, *si bien que Barnabé lui-même* fut entraîné dans leur hypocrisie (*Gal.*, II, 11-13).

C'est ce dernier trait qui importe pour nous. D'un côté, Jacques, Jean, Céphas, de l'autre, Paul et Barnabé. Il serait ridicule de parler ici de droite et de gauche. On serait tenté d'évoquer ici un mot fameux de Gladstone à son rival Disraeli : « Vous êtes sur le versant libéral du parti conservateur, je préfère me tenir sur le versant conservateur du parti libéral ». L'un et l'autre entendaient servir l'Angleterre et sa reine. Les intérêts de Dieu sont autrement exigeants. Mais Paul marque ici les nuances de méthode : d'un côté, Jacques et Jean, avec Céphas, plus proche; de l'autre, Paul et Barnabé. Mais Barnabé franchit l'invisible ligne de démarcation. Une amitié s'estompe.

N'insistons pas trop sur cet incident. N'oublions pas surtout que si Paul a trouvé en saint Luc un historien de ses courses apostoliques, Barnabé et les autres ont fait à leur manière un travail non moins important pour l'avancement du règne de Dieu. Mais il reste que sur le terrain de l'amitié, c'est pratiquement la rupture. Barnabé ne sera plus nommé dans les lettres de Paul, et lorsque celui-ci écrit aux Galates, la séparation appartient déjà à un passé révolu.

*
* *

Mais lentement d'autres amitiés surgissent, plus durables. Tandis que Barnabé s'éloigne avec Jean Marc, Paul fait choix de Silas (*Act.*, XV, 40). Silas est pour nous une figure de moindre relief. C'était pourtant un homme considéré parmi les frères (*Act.*, XV, 22); il était prophète, capable d'exhorter les chrétiens, d'affermir leur courage (*Act.*, XV, 32). Il accompagne Paul en Macédoine. Plus heureux que Barnabé, il participe entièrement aux persécutions dirigées contre Paul (*Act.*, XVI, 19). Il est avec lui roué de coups, battu

de verges, emprisonné (*Act.*, XVI, 22-23) ; avec lui, il chante dans la prison les louanges du Seigneur (*Act.*, XVI, 25). Pour lui comme pour Paul, la souffrance s'achève en triomphe (*Act.*, XVI, 29). En se glorifiant de son titre de citoyen romain, Paul englobe son compagnon dans sa notoriété (*Act.*, XVI, 37). Silas, qui peut-être n'était pas citoyen romain, n'en sera que plus attaché à Paul. Il reste le fidèle lieutenant de l'apôtre, toujours à ses ordres (*Act.*, XVII, 14 et 15). Ecrivant de Corinthe aux Thessaloniciens, Paul l'associe à son ministère dans la suscription de ses lettres (*I Thess.*, I, 1 ; *II Thess.*, I, 1). C'est à lui probablement que s'adresse le bel éloge de Paul dans la seconde aux Corinthiens (*II Cor.*, IX, 18 et 22). Cette amitié ne semble pas s'être démentie. Elle est loin d'être unique. Lorsque vers la fin de la troisième mission, Paul se hâte de rentrer en Palestine, il est entouré d'un petit état-major :

L'accompagnaient Sopater, fils de Pyrrhus, de Bérée ; Aristarque et Secundus, de Thessalonique ; Gaius de Derbé et Timothée ; Tychique et Trophime d'Asie (*Act.*, XX, 4).

Sauf celui de Timothée, ces noms résonnent pour nous assez faiblement. Que nous importent Aristarque et Gaius et même Trophime ? Pourtant ils étaient chers au cœur de Paul. Il suffit pour s'en rendre compte de noter tel ou tel détail : Trophime sera pour Paul une cause d'ennuis à Jérusalem (*Act.*, XXI, 29) ; l'apôtre notera plus tard qu'il l'a laissé malade à Milet (*II Tim.*, IV, 20). Il soulignera plus nettement encore la peine que lui cause la maladie d'Epaphrodite, ce chrétien de Philippes qui est venu lui apporter du secours :

J'ai cru nécessaire de vous renvoyer notre frère Epaphrodite, mon collaborateur et compagnon d'armes, que vous avez délégué auprès de moi pour subvenir à mes besoins. Il avait un tel désir de vous revoir tous, et il se tourmentait de ce que vous aviez appris sa maladie. De fait, il a été malade et bien près de la mort ; mais Dieu a eu pitié de lui, et non seulement de lui, mais de moi, pour que je n'eusse pas tristesse sur tristesse. Je m'empresse donc de vous le renvoyer, afin que sa vue vous remette en joie, et que, de mon côté, j'aie moins de peine. Accueillez le donc dans le Seigneur avec une joie parfaite, et honorez de tels hommes, car c'est pour l'œuvre du Christ qu'il a frôlé la mort, risquant sa vie pour nous suppléer dans le service que vous ne pouviez me rendre vous-mêmes (*Phil.*, II, 25-30).

Il nous plaît de trouver dans les lettres d'un aussi grand apôtre cette note d'émotion à l'occasion de la maladie d'un de ses collaborateurs. Ce détail, pris entre beaucoup d'autres, donne chair et sang aux déclarations passionnées qu'on relève ailleurs (*II Cor.*, XI, 29).

Aristarque, macédonien de Thessalonique, sera lui aussi un ami fidèle (*Act.*, XIX, 29 ; XX, 4 ; XXVII, 4), fidèle jusqu'à la captivité romaine (*Col.* IV, 10 ; *Philém.*, 24). Tychique, frère bien-aimé, fidèle assistant, compagnon de service, sera chargé de mission à plusieurs reprises (*Ephés.*, VI, 21 ; *Col.*, IV, 7) ; jusqu'au soir de la vie de

Paul (*II Tim.*, IV, 12; *Tit.*, III, 12). Gaius de Derbé (*Act.*, XIX, 29), Sopater de Bérée (*Rom.*, XVI, 21), sont très effacés. Mais pour les chrétiens du premier siècle, ils faisaient grande figure, et ils étaient très aimés de Paul.

Après l'énumération des compagnons de Paul, le texte des Actes que nous avons cité plus haut continue :

> Ceux-ci prirent les devants et nous attendirent à Troas. *Pour nous,* nous quittâmes Philippes par mer après les jours des Azymes, et cinq jours après, nous le rejoignîmes à Troas, où nous passâmes une semaine (*Act.*, XX, 5-6).

On sait que cette formule, « *pour nous* » (les fameux *Wirstücke* de Harnack), est la signature de saint Luc. Luc est avec Paul depuis la seconde mission (*Act.*, XVI, 10). C'est un grec d'Antioche, lettré, médecin (*Col.*, IV, 14), et surtout fidèle compagnon. La liturgie romaine, au dix-huit octobre, l'identifie avec le frère mentionné dans la Seconde aux Corinthiens (*II Cor.*, IX, 18) et dont l'éloge est dans toutes les bouches. C'est probablement une erreur, et Luc doit ici céder la place à Silas ou à quelque autre. Mais Luc n'en est pas moins l'un des grands amis de Paul. Dans ce récit des derniers chapitres des *Actes,* il s'efface derrière les événements, disparaît volontairement dans le rayonnement de son héros. Seul le pronom « *nous* » indique sa présence (*Act.*, XX, 5 et 13; XXI, 1 et 15). Mais cet innocent petit mot est l'indice d'une très grande fidélité. Luc est le compagnon fidèle de Paul, dans les jours de persécution et de captivité. Historien très objectif, il nous raconte le voyage de Césarée à l'île de Crète, puis vers Malte et Rome (*Act.*, XXVII, 1), voyage mouvementé, périlleux : « *nous* étions violemment secoués par la tempête » (*Act.*, XXVII, 18) ; « *nous* apprîmes que l'île s'appelait Malte; les barbares *nous* recueillirent tous autour d'un grand feu » (*Act.*, XXVIII, 1-2).

Mais à quoi bon multiplier les citations? Entreprendre un tel voyage, dans de telles conditions, n'est-ce pas faire preuve d'un véritable héroïsme dans la fidélité? Jean-Marc n'en avait pas montré autant lors de la première mission. Luc ne cessera pas d'être aux côtés de Paul. Pendant la captivité de Rome, il est son médecin bien-aimé (*Col.*, IV, 14), l'un de ses collaborateurs (*Philém.*, 24). Lors de la dernière captivité, Paul abandonné de tous, désirant une présence amie, notera avec mélancolie : Luc seul est avec moi (*II Tim.*, IV, 11). Y a-t-il plus bel éloge?

Cependant, dans l'œuvre apostolique, Luc n'a pas autant de relief que d'autres. Silas devait l'emporter sur lui. Et aussi Tite et Timothée. Tite semble avoir joué un rôle important dans la vie de Paul. Celui-ci le nomme dans l'épître aux Galates, comme l'ayant accompagné à Jérusalem avec Barnabé (*Gal.*, II, 1). Il était grec et incirconcis (*Gal.*, II, 3). Paul l'emploie dans sa mission auprès des Grecs d'A-

chaïe. Son nom revient souvent dans la Seconde aux Corinthiens. On sait quel frémissement traverse cette épître. Paul est encore sous le coup d'une émotion profonde :

Nous ne voulons pas, frères, vous le laisser ignorer; la tribulation qui nous est survenue en Asie nous a accablé à l'extrême, au delà de nos forces, à tel point que nous désespérions même de conserver la vie. Vraiment, nous portions en nous-même notre arrêt de mort (*II Cor.*, I, 8-9).

Epreuve de santé, maladie mortelle, ou bien retentissement douloureux du fameux tumulte d'Ephèse (*Act.*, XIX, 23-40) où l'apôtre eût peut-être été lynché s'il se fût présenté au Théâtre (*Act.*, XIX, 30)? Plus encore, tristesse devant le comportement des chrétiens de Corinthe toujours prêts à se diviser en factions, à mettre en discussion l'autorité de Paul. On sait que les exégètes hésitent encore sur la succession des événements entre la première et la seconde lettre. Toujours est-il que dans cette grande tristesse, Paul a été doublement consolé :

A notre arrivée en Macédoine, notre pauvre être ne connut pas d'apaisement. Ce n'étaient qu'épreuves : au dehors, des luttes, au dedans, des craintes. Mais Dieu qui console les humbles nous a consolés par l'arrivée de Tite, et non seulement par son arrivée mais encore par la consolation que vous-mêmes lui avez donnée (*II Cor.*, VII, 5-7).

Tite envoyé en mission a rapporté de bonnes nouvelles. Il a beaucoup travaillé à calmer les esprits; Paul, qui lui avait fait l'éloge des Corinthiens, constate qu'il n'a pas à s'en repentir :

A cette consolation personnelle s'est ajoutée une joie bien plus grande encore, celle de voir la joie de Tite, dont l'esprit a reçu de vous tous apaisements. Si, près de lui, je me suis quelque peu glorifié à votre sujet, je n'en ai pas eu de confusion, au contraire... (*II Cor.*, VII, 13-14).

Tite est un homme sûr, on peut lui confier des missions délicates. C'est aussi un ami très cher, dont la présence n'est pas indifférente à Paul :

J'arrivai à Troas pour y prêcher l'évangile, et bien qu'un grand champ d'activité s'ouvrît devant moi dans le Seigneur, mon âme n'eut point d'apaisement, parce que je n'y trouvai pas Tite, mon frère (*II Cor.*, II, 12).

Dieu qui console les humbles nous a consolés par l'arrivée de Tite, et non seulement par son arrivée, mais encore par la consolation que vous-mêmes lui aviez donnée (*II Cor.*, VII, 6-7).

Rien d'étonnant que Tite soit chargé de retourner auprès de ces Corinthiens aimants et indociles, pour ramasser les aumônes destinées aux saints de Palestine (*II Cor.*, VIII, 6 et 16). Paul n'a pas besoin de l'accréditer, et il le qualifie d'un mot :

C'est mon compagnon et mon collaborateur auprès de vous (*II Cor.*, VIII, 23).

Plus tard, Tite travaillera en Dalmatie (*II Tim.*, III, 10) et sera chargé d'organiser les églises de Crète, comme un vrai fils dans la

foi (*Tit.*, I, 4-5). Sa présence n'en sera pas moins désirée par Paul vieilli au service du Seigneur :

Hâte-toi de me rejoindre à Nicopolis (*Tit.*, III, 12).

Luc est un compagnon fidèle, Silas et Tite des collaborateurs zélés, mais l'ami le plus cher est Timothée. Comme autrefois Jean pour Jésus, il est le disciple bien-aimé. Paul l'a rencontré jeune encore, déjà chrétien, fils d'une mère et d'une grand-mère converties à la foi (*Act.*, XVI, 1; *II Tim.*, I, 5). Il est timide et de santé délicate (cfr *I Tim.*, VI, 23). Dès ce moment, il sera dans le sillage de Paul (*Act.*, XVII, 14), rappelé lorsqu'une séparation a été nécessaire (*Act.*, XVII, 15), envoyé en mission avec d'autres auxiliaires de l'Apôtre (*Act.*, XIX, 22), chargé d'encourager les fidèles de Thessalonique (*I Thess.*, III, 2), et rapportant de bonnes nouvelles de cette ville (*I Thess.*, III, 6).

Mais Corinthe n'est pas Thessalonique. Il semble que dans la capitale turbulente de l'Achaïe, la jeunesse de Timothée ait été un obstacle, sa timidité gênante. Paul semble s'efforcer de lui rendre l'apostolat moins difficile :

Si Timothée vient chez vous, veillez à ce qu'il soit sans inquiétude au milieu de vous, car il travaille comme moi à l'œuvre du Seigneur. Que personne donc ne lui témoigne de mépris. Donnez-lui les moyens de revenir en paix auprès de moi (*I Cor.*, XVI, 10-11. Cfr *Act.*, XIX, 22).

Si l'on trouve plus d'une fois le nom de Timothée associé à celui de Paul dans la suscription des lettres, peut-être n'est-ce pas sans une intention de l'Apôtre. Paul veut accréditer son jeune ami auprès des diverses communautés chrétiennes, il compte sur lui pour l'avenir lointain. Nommé à la fin de l'épître aux Romains comme un très fidèle compagnon (*Rom.*, XVI, 21), il se voit décerner dans les épîtres de la captivité un éloge incomparable :

J'espère dans le Seigneur Jésus vous envoyer bientôt Timothée, afin d'avoir de vos nouvelles et d'éprouver à mon tour du réconfort. Car je n'ai pas son pareil pour prendre vraiment à cœur vos affaires; tous recherchent leurs intérêts, non ceux du Christ Jésus. Vous savez qu'il a fait ses preuves et que, tel un fils auprès de son père, il a servi avec moi la cause de l'Evangile (*Phil.*, II, 19-22).

On sait que deux des épîtres pastorales lui sont adressées. Nous n'avons pas à soulever ici les problèmes qu'elles posent. Prenons-les telles qu'elles sonnent. Dans la première, Timothée apparaît encore comme un grand timide, qu'il faut encourager (*I Tim.*, IV, 12), conseiller (*I Tim.*, V, 1), malgré le poste important qu'il occupe. Dans la seconde lettre, plus abandonnée, et qui, malgré la difficulté de la situer dans la carrière de Paul, semble porter en elle-même des caractères certains d'authenticité, Paul parle à son fils bien-aimé (*II Tim.*, I, 2), il évoque une expérience commune de la fidélité, de l'inconstance ou de la malveillance des hommes :

Tous ceux d'Asie, tu le sais, se sont détachés de moi, entre autres Phygèle et Hermogène. Que le Seigneur fasse miséricorde à la maison d'Onésiphore, car il m'a maintes fois réconforté et n'a pas rougi de mes chaînes. Bien au contraire, dès son arrivée à Rome, il m'a cherché avec ardeur et m'a découvert. Que le Seigneur lui donne de trouver miséricorde... en ce jour-là. Quant aux services qu'il m'a rendus à Ephèse, tu les connais mieux que personne (*II Tim.*, I, 15-18).

Sache-le, dans les derniers jours viendront des temps difficiles. Les hommes seront égoïstes, cupides,... sans loyauté... (*II Tim.*, III, 1-4).

Pour toi, reste fidèle à ce que tu as appris et dont tu as acquis la certitude. Tu sais de qui tu le tiens, et que, depuis ta tendre enfance, tu connais les saintes Lettres (*II Tim.*, III, 14-15).

Sois circonspect en tout, supporte la souffrance; fais œuvre de prédicateur de l'Evangile; acquitte-toi bien de ton ministère. Pour moi, je suis déjà offert en libation et l'heure de mon départ est proche. Jusqu'au bout j'ai combattu le bon combat, poursuivi ma course, gardé la fidélité. Il ne me reste plus qu'à recevoir la couronne de justice, qu'en ce jour-là me donnera le Seigneur, le juste Juge... (*II Tim.*, IV, 5-8).

Mais, comme dans l'épître aux Philippiens, partagé entre la vie et la mort, Paul, tout proche du Christ, est proche aussi de ses amis, il souffre de leur négligence, il a besoin de leur affection :

Hâte-toi de me rejoindre au plus tôt, car Démas m'a abandonné par amour du siècle présent, il est parti pour Thessalonique. Crescens est allé en Galatie; Tite en Dalmatie. Seul Luc est avec moi. Prends Marc et amène-le avec toi, car il m'est fort utile pour le ministère. J'ai envoyé Tychique à Ephèse. En venant, apporte le manteau que j'ai laissé à Troas chez Carpus, ainsi que les livres, les parchemins surtout. Alexandre le fondeur m'a fait beaucoup de mal; le Seigneur lui rendra selon ses actes. Méfie-toi de lui, toi aussi, car il a fait à notre parole une forte opposition. Lors de ma première défense, tous m'ont abandonné. Que cela ne leur soit pas imputé. Mais le Seigneur m'a assisté. Il m'a fortifié, afin que par moi la prédication se donne libre carrière et que tous les païens l'entendent. Et j'ai été délivré de la gueule du lion. Le Seigneur me délivrera de toute entreprise perfide et me conservera pour son royaume céleste. A lui la gloire dans les siècles des siècles! Amen. Salue Prisca et Aquila, ainsi que la famille d'Onésiphore. Eraste est demeuré à Corinthe. J'ai laissé Trophime malade à Milet. Hâte-toi de venir avant l'hiver (*II Tim.*, IV, 9-19).

Une telle page semble difficilement l'œuvre d'un faussaire. Elle résume presque le détail de nos analyses sur le cheminement des amitiés de Paul. Arrivé probablement au terme de sa carrière, désirant retrouver le Christ rencontré sur le chemin de Damas, il se sent aussi attaché par mille liens aux amis de la terre. Paul a tout quitté pour suivre Jésus-Christ, mais en lui se vérifie la parole du Seigneur :

En vérité je vous le dis, nul n'aura laissé maison ou frères ou sœurs, ou mère, ou père, ou enfants ou terre à cause de moi et à cause de l'Evangile qu'il ne reçoive au centuple dès maintenant, en ce temps présent, maisons, frères, sœurs, mères, enfants, terres, au milieu même des persécutions, et dans le temps à venir, la vie éternelle (Marc, X, 29-30).

*

* *

Nous n'avons en effet mentionné que quelques noms plus significatifs, ceux des collaborateurs dévoués ; mais autour d'eux, une multitude entoure l'Apôtre des Gentils. Ils sont légion, ceux qui, enfantés par lui à la vie en Jésus-Christ, constituent pour lui comme une immense famille à la fois charnelle et spirituelle. Il y a parmi eux des riches et des pauvres, des familles entières, enfin des communautés chrétiennes dont chacune a son nom, son originalité, ses qualités et ses défauts.

Des riches et des pauvres. A Corinthe, Eraste est trésorier de la ville (*Act.*, XIX, 22 ; *Rom.*, XVI, 21 ; *II Tim.*, IV, 20), mais la communauté est composée plutôt de pauvres gens, du moins au début (*I Cor.*, 1, 26). Mais dans le Christ, il n'y a plus ni Juif ni Grec, ni esclave ni homme libre (*Gal.*, III, 28). Cette vérité abstraite, Paul la traduit dans l'admirable billet écrit à Philémon, son frère, son bien-aimé collaborateur (*Philém.*, 1). Il faut lire en entier cette page dont Renan disait qu'elle est la perle de la littérature chrétienne. Là où Jésus demandait au chrétien d'accueillir le pauvre comme le Fils de Dieu lui-même, Paul transpose spontanément :

Je te prie pour mon enfant, que j'ai engendré dans les chaînes... je te le renvoie, lui, mon propre cœur... Accueille-le *comme si c'était moi-même* (*Philém.*, 10, 12, 17).

Philémon le grand seigneur, Onésime l'esclave fugitif qu'il pourrait, selon la loi, faire marquer au fer rouge, sont réconciliés en Jésus-Christ dont ils sont les membres, mais cela n'a été rendu possible que par la médiation d'un ami commun, d'un père en qui le pauvre et le riche sont devenus frères.

Parmi les autres amitiés de Paul, comment ne pas faire une place spéciale à Priscille et Aquila, ce ménage charmant de « personnes déplacées » ? Ils ont été chassés de Rome par la persécution de Claude. Paul les trouve à Corinthe après son passage à Athènes et pendant de longs mois il loge en leur maison, travaillant de ses mains avec eux, car tous trois sont faiseurs de tentes (*Act.*, XVIII, 1-4). Priscille et Aquila le suivent à Ephèse (*Act.*, XVIII, 18), où ils s'installent tandis que l'apôtre vogue vers la Palestine. Mais ici se place un épisode instructif pour notre apostolat moderne. Tandis que Priscille et Aquila exercent leur métier et que Paul commence sa troisième mission, arrive d'Egypte un homme éloquent, persuasif, le fameux Apollos :

Il avait été instruit de la Voie du Seigneur et dans la ferveur de son âme, il exposait et enseignait avec exactitude ce qui touche Jésus, bien qu'il ne connût que le baptême de Jean. Il se mit donc à parler hardiment dans la synagogue. Priscille et Aquila, l'ayant entendu, le prirent avec eux et lui exposèrent plus exactement la Voie de Dieu (*Act.*, XVIII, 24-26).

Saint Luc n'insiste pas sur ce dernier détail, mais il nous dit

ensuite que Paul, arrivant à Ephèse, dut compléter l'instruction par trop sommaire des néophytes évangélisés par Apollos. La bonne volonté, la culture ne suffisent pas à tout. Priscille et Aquila, formés par Paul, en savaient probablement un peu plus sur le Saint-Esprit que l'excellent chrétien d'Alexandrie. Arrivé à Ephèse, Paul logea probablement encore chez les tisserands ses amis (*I Cor.*, XVI, 19). A la mort de Claude, ils regagnèrent Rome et, de Corinthe, Paul leur envoie une salutation très spéciale avec une allusion dont le sens nous échappe :

> Saluez Priscille et Aquila, mes collaborateurs dans le Christ Jésus, ils ont risqué leur tête pour sauver ma vie; et je ne suis pas seul à leur devoir de la reconnaissance; il y a encore toutes les églises d'origine païenne. Saluez aussi l'église qui se réunit chez eux (*Rom.*, XVI, 3-4).

Nous avons relevé leurs noms plus haut dans la Seconde à Timothée (*II Tim.*, IV, 19).

A Priscille et Aquila il faut joindre un autre foyer, dont la physionomie est plus effacée pour nous, mais qui, mentionnée au début de la Première épître aux Corinthiens (*I Cor.*, I, 6) mérite ensuite ce bel éloge :

> Vous savez que la famille de Stephanas et les siens sont les prémices de l'Achaïe, et qu'ils se sont rangés eux-mêmes au service des saints. A votre tour, rangez-vous sous des personnes si méritantes, et sous quiconque travaille et peine avec eux (*I Cor.*, XVI, 15).

Paul sait que toutes les différences de rang, de fortune s'évanouissent dans la foi commune, mais lorsqu'il s'agit du dévouement, il n'est pas égalitaire. La grâce de Dieu travaille en tous, elle suscite le libre effort de l'homme, mais la coopération de celui-ci n'est pas indifférente et contribue à créer la structure de la communauté chrétienne.

A Ephèse, Paul loge pendant deux ans chez un maître d'école (*Act.*, XIX, 10), et l'excellent Tyrannos ne devait pas manquer d'être fier de recevoir chez lui un apôtre dont la prédication s'accompagnait de miracles éclatants (*Act.*, XIX, 10-12).

Ces quelques noms suffisent à nous persuader que le cercle des amitiés de Paul alla s'élargissant au fur et à mesure de son activité apostolique. Les épîtres se chargent lentement de salutations; la finale de l'épître aux Romains accumule les noms et varie les formules. Paul sait trouver pour chacun de ces chrétiens de Rome, que la mort de Claude a libérés de l'exil ou appelés vers la grande ville, le mot qui fera plaisir. On relève deux allusions à des parents de Paul (*Rom.*, XVI, 7 et 21) sans qu'on puisse décider s'il faut prendre le terme à la lettre. La mention de Rufus (*Rom.*, XVI, 13), rapprochée d'un texte de Marc (XV, 21), laisse supposer que la communauté de Rome comptait parmi ses membres un fils de Simon de Cyrène. Ce détail n'est pas sans importance pour rattacher Paul à ce Jésus dont il a dit : « Je n'ai rien voulu savoir parmi vous que Jésus et Jésus crucifié » (*I Cor.*, II, 2).

Mais ce qu'il y a de plus émouvant encore, ce sont les relations de Paul avec les communautés prises dans leur ensemble. Paul est aimé de tous, Paul a pour tous une même affection, mais dans cette affection réciproque, il y a des modalités, des nuances, des manières de se dire les sentiments qu'on éprouve. Rien d'officiel, rien de convenu, mais un libre échange, un élan spontané qui traduit la joie ou la tristesse, la paix ou l'inquiétude.

Thessaloniciens et Philippiens sont des enfants de prédilection. Paul ne saurait oublier la prière du Macédonien qu'une nuit il vit en songe : « Passe en Macédoine et viens à notre secours » (*Act.*, XVI, 9). Pour en faire des membres du Christ, Paul a dû souffrir la persécution et les coups (*Act.*, XVI, 23; XVII, 5). Aux Philippiens, il rappelle leur générosité :

Vous le savez vous-mêmes; dans les débuts de l'évangélisation, quand je quittai la Macédoine, aucune église ne me vint en aide en m'ouvrant un compte de doit et avoir; vous fûtes les seuls. Et à Thessalonique même, et par deux fois, vous m'avez envoyé de quoi subvenir à mes besoins (*Phil.*, IV, 15-16).

C'est encore l'église de Philippes qui députe Epaphrodite pour porter de nouveaux secours à l'Apôtre, et il est même pittoresque de constater que des mots bien connus (« je puis tout en celui qui me fortifie », « je sais vivre dans le dénuement comme dans l'abondance ») viennent dans un contexte par certains côtés assez prosaïque : Paul a besoin d'argent, et sa fierté l'empêche de l'avouer (*Phil.*, IV, 14). L'affection des fils envers leur père ne néglige pas ces détails matériels. Mais en retour, Paul est ému de tendresse envers ces frères bien-aimés, tant désirés, « ma joie et ma couronne » (*Phil.*, IV, 1). Il a été malade de la maladie d'Epaphrodite, le messager de ses chers Philippiens (*Phil.*, II, 27).

Les Thessaloniciens sont plus rudes, plus simples. Mais par leur exemple, ils ont été les annonciateurs de l'Evangile en Macédoine et dans toute l'Achaïe (*I Thess.*, I, 6-9). Paul les a aimés comme une mère, comme une nourrice qui prend soin de ses petits enfants (*I Thess.*, II, 7). Ce ne sont pas des savants, ils ne discutent pas. On leur dit : le Christ va revenir, ils le croient, certains même en concluent à l'inutilité du travail (*II Thess.*, III, 11). Mais si on leur dit que les saints de Jérusalem sont dans le besoin, ils ne discutent pas non plus, et les voilà tellement empressés à recueillir des aumônes qu'on peut les donner, eux et les Philippiens, en exemple aux gens de Corinthe :

Nous voulons vous faire connaître, frères, la grâce que Dieu a faite aux églises de Macédoine. Parmi les multiples tribulations qui les ont éprouvées, leur joie a surabondé, et leur pauvreté extrême s'est répandue en riches libéralités. Selon leurs moyens, je l'atteste, et au delà de leurs moyens, de façon toute spontanée, ils nous ont demandé avec une vive insistance la faveur de participer à cette entreprise charitable au profit des saints (*II Cor.*, VIII, 1-4).

Les Corinthiens, eux, se font un peu tirer l'oreille. Avec eux, il faut discuter, faire des comptes, parler moins charité que secours mutuel :

Il ne s'agit pas, pour soulager autrui, de vous réduire à la gêne, ce qu'il faut, c'est l'égalité. Dans le cas présent, votre abondance va pourvoir à leur dénuement, pour que leur abondance puisse un jour aussi pourvoir à votre dénuement (*II Cor.*, VIII, 13-14).

Suit une citation de l'Exode sur la répartition de la manne au désert. Paul ramène ces récalcitrants à l'esprit de l'Ancien Testament. Il les ramène presque au paganisme en les faisant rougir de se laisser dépasser, eux, habitants de Corinthe, par des Macédoniens (*II Cor.*, VIII, 4). Mais les Corinthiens n'en sont pas moins eux aussi très aimés, précisément parce que leur passage à l'Evangile et à l'amour du Christ a davantage coûté de peine à l'Apôtre. Corinthe est une grande ville, pleine de tentations, pleine aussi de factions toujours prêtes à s'entre-dévorer. Souvent il faut y rétablir l'ordre, parler haut et ferme, menacer, prendre des sanctions, ou commander sans en avoir l'air. Corinthe est une démocratie! Mais c'est dans ce contexte de réprimandes, d'apologie personnelle, de menaces et de supplications qu'on trouve des phrases comme celles-ci :

Nous vous avons parlé en toute liberté, ô Corinthiens, notre cœur s'est grand ouvert. Vous n'êtes pas à l'étroit chez nous, c'est dans vos cœurs que vous êtes à l'étroit. Payez-nous donc de retour. Je vous parle comme à mes enfants, ouvrez tout grand votre cœur, vous aussi (*II Cor.*, V, 11-13).

Ce n'est pas aux enfants à thésauriser pour leurs parents, mais aux parents pour les enfants. Pour moi, je dépenserai volontiers et me dépenserai moi-même tout entier pour vos âmes. Faut-il que, vous aimant davantage, j'en sois moins aimé? (*II Cor.*, XII, 15).

Aussi n'est-il rien de plus beau dans les lettres de Paul que cette seconde épître aux Corinthiens dont on a pu dire : le critique qui en nierait l'authenticité ferait piètre figure.

Avec les Galates, même tactique, mais l'affection trouve des accents nouveaux. Corinthe est menacée par le vieil esprit du paganisme, les églises de Galatie sont plus frustes, mais les judaïsants y font des ravages. Paul intervient là aussi avec force. Mais quelle habileté, disons plutôt quelles sublimes inventions de sa charité pour faire encaisser le reproche! Pour détourner ses fils du danger qui les menace, Paul rappelle la doctrine, mais il évoque aussi des souvenirs communs, l'émotion des premières rencontres :

Vous célébrez les jours, les mois, les saisons, les années. J'ai bien peur d'avoir perdu ma peine avec vous! Devenez semblables à moi, puisque je me suis fait semblable à vous; frères, je vous en supplie. Vous le savez, mon corps était bien malade, quand pour la première fois, je vous ai annoncé l'Evangile, et pour ce corps, qui vous était une épreuve, vous n'avez marqué ni dédain ni dégoût; loin de là, vous m'avez reçu comme un ange de Dieu, comme le Christ Jésus. Où sont-elles ces protestations de bonheur? Car je vous en rends témoignage; **s'il eût été possible, vous vous seriez arraché les yeux pour me les**

donner. Serais-je donc devenu votre ennemi en vous disant la vérité? (*Gal.*, IV, 11-16).

Et cette conclusion, qui dépasse tout :

Mes petits enfants, pour qui j'endure à nouveau les douleurs de l'enfantement, jusqu'à ce que le Christ soit formé en vous, oh! que ne puis-je être en ce moment près de vous, pour trouver le ton qui convient, car je ne sais plus comment m'y prendre avec vous (*Gal.*, IV, 19-20).

L'Epître aux Romains, lettre dogmatique, adressée à une église que Paul n'a pas fondée, pas même vue, n'a pas ces accents. Les épîtres de la Captivité ont aussi un ton plus apaisé. Pour juger de l'affection de Paul envers les chrétiens de Colosses ou d'Ephèse, il faut moins juger d'après ces lettres, destinées à être lues dans diverses églises, que d'après telle scène rapportée dans les Actes des Apôtres. A la fin de la troisième mission. Paul, pressé de se rendre à Jérusalem, convoque à Milet les anciens d'Ephèse. Ce discours d'adieu est très émouvant. Luc, le narrateur objectif, l'historien qui vise à l'impassibilité, nous dit avec une sobriété qui nous émeut encore :

Ayant parlé, Paul se mit à genoux avec eux tous et pria. Tous alors éclatèrent en sanglots et se jetant au cou de Paul, ils l'embrassaient tendrement, affligés surtout de la parole qu'il avait dite : « vous ne reverrez plus mon visage » (*Act.*, XX, 6-27).

Paul avait tout quitté pour le Christ, le Christ maintenant est là qui l'entoure de sa tendresse et lui rend amour pour amour. Le Christ, c'est-à-dire Jésus, jadis persécuté, aujourd'hui aimé dans les membres de son corps qui est l'Eglise (*Col.*, I, 24). Mais il nous reste une interrogation. Ce Christ ecclésial suffit-il à faire trouver le Christ de Pierre et de Jean? Paul, qui a rencontré le Christ sur le chemin de Damas, a-t-il connu son vrai visage? Oui, certes, si on se place sur le terrain de la foi et des apparitions. Mais un problème demeure.

Saint Jean vieilli repassait ses souvenirs. Jésus, pour lui, c'était l'homme-Dieu rencontré jadis sur les bords du Jourdain, il n'oubliera jamais cette « dixième heure » (Jean, I, 39). Son évangile contient une théologie de l'Incarnation, mais c'est aussi le rappel de faits concrets, vécus, d'une amitié à la fois humaine et divine. Le Jésus de saint Jean est aussi vivant que le Christ des synoptiques. La méditation des abaissements du Verbe de Dieu n'a pas fait oublier, au contraire, le détail d'une expérience familière. Jean, avec une discrétion rare, nous rappelle qu'il fut « le disciple que Jésus aimait ».

Rien de tel chez saint Paul. Paul n'ignore pas les enseignements de la catéchèse sur l'enseignement, la vie, les miracles du Christ. Mais il n'a retenu que le moment crucial : la passion, la mort et la résurrection de Jésus. Sans doute il rappelle que Jésus est né de la femme, que, de riche qu'il était, il s'est fait pauvre par amour pour nous.

Mais ces affirmations ne sont pas étoffées, orchestrées. C'est toujours vers le Calvaire et la résurrection que se fixe le regard de l'Apôtre [2]. Aux Corinthiens il rappelle le crucifié (*I Cor.*, I, 17-25) ou le ressuscité (*I Cor.*, XV). L'amour du Christ qui le presse est celui de Jésus mort pour nous (*II Cor.*, V, 14). Il aspire à rejoindre le Christ (*II Cor.*, V, 6; *Phil.*, I, 23). La métaphysique paulinienne de la Rédemption suppose les faits historiques de la sainte semaine et par suite toute la vie du Christ. Mais on ne peut nier qu'à cette relation directe au Christ ressuscité il manque quelque chose : la contemplation des mystères de la vie du Christ dans leur détail très humble, dans leur efficacité souveraine qui n'est pas seulement d'ordre psychologique. Le rappel de l'institution de l'Eucharistie lui-même manque de cet enracinement dans une scène contemplée avec amour (*I Cor.*, XI, 23).

Saint Paul et saint Jean se complètent. L'un et l'autre ont élaboré une théologie de l'Incarnation rédemptrice. Paul en a tiré les conséquences apostoliques, vivant d'une mystique christocentrique où le Christ, sans laisser d'être le Jésus de l'histoire, est aussi et souvent d'abord le chef du corps ecclésial. Jean ramène notre pensée aux scènes familières dont il fut le témoin et dont la valeur rédemptrice culmine dans les récits de la passion, de la mort et de la résurrection du Sauveur. A nous de faire nôtres ces deux leçons. Il nous faut dire avec Paul : « je ne veux savoir qu'une chose, Jésus et Jésus crucifié », mais en même temps essayer de revivre l'Evangile comme Jésus lui-même l'a vécu, puisque selon l'Imitation, toute la vie du Christ fut croix et martyre. Ce faisant, nous ne risquerons pas de nous égarer dans je ne sais quelle reconstruction archéologique, mais nous nous rendrons présents à des scènes où déjà nous étions présents à la pensée et à l'amour du Christ, notre ami, notre maître et notre Sauveur.

Toulouse. Henri RONDET, S. J.

2. Le P. Prat (*Théologie de Saint Paul*, t. II, p. 185 ss.) dissipe victorieusement les objections de Renan, mais les références qu'il accumule pour montrer que Paul connaît bien le Jésus de l'histoire corroborent notre interprétation.